Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 146 (2001)
Heft: 9

Artikel: Anatomie de la défaite. 2e partie
Autor: Richardot, Philippe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-346172

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Anatomie de la défaite (2)

Le Grec Xénophon disait que l'art de la guerre est celui de garder sa liberté. Un demi-millénaire plus tard, le Romain Végèce y voit la défense de la liberté civique et des autres arts. On peut aussi comprendre qu'à la guerre, le grand art est de sauvegarder sa liberté d'action. Le signe le plus évident de la défaite est le moment où il ne reste plus de liberté d'action.[1]

■ Philippe Richardot

Les causes de la défaite (suite)

Le vaincu peut être leurré sur les intentions, la localisation et la force de l'ennemi. Il peut se tromper par erreur d'analyse du commandement ou par défaut du renseignement. A Gettysburg (1863), le général Lee croit rééditer Austerlitz en frappant sur les flancs avant d'attaquer le centre. Il méconnaît la force des Nordistes au centre et refuse l'option du passage à droite de son subordonné Longstreet: il se casse les dents sur une position trop forte. A Arnhem (1944), les troupes aéroportées britanniques s'aventurent «un pont trop loin», dans un secteur où stationnent deux divisions blindées SS non localisées.

Le vaincu peut être induit en erreur par une manœuvre dite de déception. Son application peut être tactique, opérationnelle ou stratégique. En opération contre les postes italiens de Libye (1941), le général Leclerc frappe un coup de diversion très au Nord pour y attirer les renforts ennemis et, finalement, porter l'estocade plus au Sud. Au plan stratégique, pour persuader les Allemands qu'ils débarqueraient dans la région de Calais (1944), les Alliés montent une armée fictive dans la région de Douvres. La feinte tactique la plus connue est de simuler la retraite pour attirer l'ennemi dans un piège...

Il est imprudent de faire reposer le succès uniquement sur une position forte. L'exemple le plus classique est celui des Thermopyles (480 avant le Christ). Léonidas et 300 Spartiates parviennent à contenir des milliers de Perses dans un défilé. L'étroitesse du site annule l'avantage du nombre: les Perses ne peuvent pas aligner plus d'hommes que les Spartiates et se font battre dans un rapport de 1:1. La manœuvre annule l'avantage de la position: les Perses tournent les Spartiates qui sont enveloppés et massacrés.

L'histoire militaire fourmille d'exemples de ce type. A la fin de l'hiver 52 avant le Christ, les Arvernes sont surpris par l'arrivée de César, «car ils se croyaient défendus par les Cévennes comme par un mur». Qui a vu le piton de Montségur croit la forteresse cathare imprenable autrement que par le blocus. Pourtant elle est prise d'assaut par d'intrépides escaladeurs basques qui opèrent de nuit (1244). En 1940, les Ardennes réputées infranchissables pour une armée moto-mécanisée sont franchies et la ligne Maginot tournée. Une position ne vaut que par ses défenseurs!

Négliger l'intendance apparaît comme une faute majeure. On peut «pécher» de deux manières: soit par des stocks insuffisants (c'est le cas de l'artillerie et des mitrailleuses françaises en 1870), soit par allongement de ses lignes. Le deuxième cas est le plus fréquent. «L'intendance suivra», phrase d'un homme habitué à voir les événements ployer sous sa volonté. Il n'en reste pas moins que son auteur, Napoléon, voit l'intendance lui faire défaut lors de la campagne de Russie (1812). La carence logistique combinée à l'action du «général hiver» consomme ses forces. «La faim est plus cruelle que le fer», écrivait Végèce.

Depuis l'avènement de la poudre et du «moteur-combattant», les armées sont de plus en plus tributaires de la logistique car, en plus des hommes,

[1] *Première partie, voir* RMS *N° 8, août 2001.*

il faut désormais «nourrir» les armes et les machines. Encore sous le Premier Empire, une troupe peut combattre par le fer si les munitions manquent ou si la pluie l'y oblige. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, puisque la capacité de combat d'une troupe se mesure aux munitions qu'elle dispense. Le 7 mai 1954, les 10000 hommes de la garnison française de Dien Bien Phû se rendent au Viêt Minh après avoir épuisé leurs munitions. Un combat à la baïonnette aurait semblé suicidaire. Dien Bien Phû s'avère une défaite logistique française. Dans les mêmes conditions de siège et d'encerclement, Khe San (1968) est une victoire de la logistique américaine. La surextension logistique arrive quand l'intendance ne suit plus. C'est alors qu'intervient «la force décroissante de l'attaque» mise en évidence par Clausewitz.

Passage de la Bérézina, 25-28 novembre 1812 (Morges, Musée de la figurine).

Napoléon devant Moscou, Rommel devant El Alamein, les Français à Dien Bien Phû l'apprennent à leurs dépens. La vague vient mourir sur le sable…

Les «occasions manquées», expression que l'on trouve dans la littérature traitant des deux guerres mondiales, consistent à ne pas exploiter au bon moment une faute de manœuvre commise par l'adversaire. La période 1939-1940 en est riche d'exemples. Du côté franco-britannique, ne pas avoir profité de l'intervention allemande en Pologne revient à ne pas frapper l'ennemi quand il présente le dos. Du côté allemand, laisser trois jours de répit aux forces franco-britanniques qui se rembarquent à Dunkerque est une erreur d'Hitler. Le corps de bataille britannique s'en trouve sauvé pour toute la guerre. Manquer une occasion est peut-être la faute par excellence.

Végèce soutenait que «celui qui juge bien de ses forces et

Les facteurs de victoire ou de défaite

Position:	conforte le moral, masque ou multiplie les forces mais reste vulnérable à la manœuvre.
Nombre:	l'emporte stratégiquement mais pas toujours tactiquement.
Matériel:	conforte le moral et la cohésion.
Manœuvre:	déjoue la position ou le nombre.
Déception:	masque la manœuvre et déjoue le renseignement.
Cohésion:	permet de résister à une manœuvre supérieure et au nombre.
Moral:	supplée à l'infériorité numérique et matérielle.
Logistique:	détermine la capacité de combat.
Renseignement:	prévient ou renseigne la manœuvre, prévient ou organise la déception.
Commandement:	commet ou exploite les fautes.
Doctrine:	influence le commandement, la manœuvre et la conception du matériel.

de celles de l'adversaire est rarement vaincu.». Toutefois, la défaite peut sembler inéluctable quand la lutte devient par trop inégale et que l'on a épuisé ses moyens d'action. Le «jeu» ne s'arrête pourtant pas là.

Limiter la défaite: s'arrêter avant qu'il ne soit trop tard

Il faut se retirer quand l'enjeu ne vaut pas les pertes qu'il risque d'entraîner. C'est la stratégie de désengagement, qui intervient après un premier constat d'échec. Pendant la Première Guerre mondiale, la meilleure décision stratégique des Allemands est l'armistice du 11 novembre 1918. Cette décision permet de sauver l'armée allemande de la destruction par l'ennemi. Elle s'autodissout d'elle-même dans les deux mois qui suivent, mais garde un prestige intact après être rentrée drapeaux et musique en tête. L'armistice sauve le pays de l'invasion étrangère, mais pas de la perte de l'Alsace-Lorraine, de l'occupation de la Sarre, puis de la Rhénanie en 1923, de la rétrocession du Schlesvig-Holstein et du tronçonnement de l'Allemagne par le corridor de Dantzig. En somme, c'est une «étrange défaite» pour la population allemande. Vaincue et humiliée, l'Allemagne vit dans le mythe du «coup de poignard dans le dos»: l'armée invaincue a été trahie par la gauche révolutionnaire. Moralement et matériellement, elle sera en mesure de préparer sa revanche pour 1939.

En revanche, l'*Offizierskorps* s'avère incapable de mettre fin aux jours d'Hitler pour empêcher la guerre (1938) ou parvenir à un armistice favorable (1942, 1944). Faute de se retirer à temps, l'Allemagne non seulement est vaincue, mais sa force militaire est brisée, son territoire intégralement occupé et divisé politiquement pour cinquante ans. D'autre part, les excès de l'Allemagne nazie l'amènent à conduire ce que le Dr Goebbels appelle la «guerre totale», reprenant les termes du général Ludendorff. Or, la guerre totale amène la défaite totale. Les excès empêchent tout règlement à l'amiable et interdisent toute porte de sortie. C'est une vision sauvage et romantique de la guerre mais pas une vision réaliste. Elle empêche toute stratégie de désengagement quand l'ennemi est, non seulement plus fort, mais aussi décidé à forcer les frontières. Elle arme moralement l'adversaire.

Aux plans tactique et opérationnel, le désengagement s'appelle retraite. Elle doit intervenir quand le vaincu garde assez de cohésion pour que le repli ne se transforme pas en déroute. Une arrière-garde retardatrice est souvent le prix à payer pour sauver le gros des troupes. L'abandon de matériels et de blessés ponctue les retraites les plus désespérées. La retraite permet de gagner du temps; elle peut donner une nouvelle chance quand les forces ne sont pas trop inégales.

Que faire quand on ne peut se retirer face à un agresseur plus puissant? Le meilleur exemple de stratégie de continuation est donné par le maréchal Mannerheim pendant les trois guerres menées par la Finlande entre 1939 et 1945. La guerre est d'abord imposée à la Finlande par les Soviétiques. Pour la Finlande, seule face à un agresseur implacable, la meilleure attitude est de résister le plus courageusement possible pour se faire respecter: c'est ce qu'elle a fait pendant l'hiver 1939-1940. La victoire soviétique, à cause du rapport des pertes, prend l'aspect d'une défaite: 48745 tués et 153863 blessés soviétiques contre 24934 tués et 43557 blessés finlandais pour 35 kilomètres de progression! Par sa résistance héroïque, la Finlande évite l'occupation totale et la soviétisation, même si elle perd le contrôle des défilés qui la protègent de l'invasion.

La Finlande se retrouve ensuite seule face à un allié implacable: l'Allemagne nazie. Elle participe à la guerre contre l'Union soviétique de 1941 à 1944. Dès janvier 1942, lors d'une conférence avec Hitler, Mannerheim comprend que l'Allemagne ne gagnera pas la guerre contre une Union soviétique capable de remplacer 40000 chars par 40000 autres chars l'année suivante. Il comprend également que, si les Allemands parviennent à prendre Léningrad avec l'aide finlandaise, jamais il n'obtiendra le pardon de Moscou. Il ralentit donc les opérations du côté finlandais. Leningrad subit le plus long siège de l'histoire (944 jours). Par reconnaissance, Staline accepte l'alliance de Mannerheim en 1944. La Finlande finit la guerre dans le camp des

Des troupes d'élite japonaises, quelque part en Chine, surveillent l'un des rares blindés de l'armée japonaise d'avant-guerre.

vainqueurs et garde sa souveraineté.

On parlera ensuite de «finlandisation» pour signifier la neutralisation du pays pendant la guerre froide. Mais, là encore, c'est une stratégie habile. L'OTAN n'aurait pas accepté, à moins de se déconsidérer, l'invasion de la Finlande par l'Union soviétique. De l'autre côté, Moscou n'aurait pas accepté l'installation de bases américaines à sa frontière. A chaque fois qu'elle se désengage, la Finlande doit céder un gage pour ne pas tout perdre.

Eviter la défaite: ne pas sauter dans la fosse aux lions...

Avant toute action de guerre, il faut déterminer si on ne peut pas recourir à un autre type d'action. Ce calcul préalable, le Japon n'a pas su le faire dans les années 1930 et 1940. Comme son économie, basée sur l'exportation de soieries et de produits industriels (montres, lunettes, bicyclettes), se trouve ralentie par la crise de 1929, le Japon ne sait comment trouver les matières premières pour alimenter son industrie et craint de ne pouvoir nourrir sa population en pleine croissance. Le lobby militaro-industriel d'alors ne voit qu'une issue: la guerre et l'expansion territoriale. Première erreur!

La zone d'expansion choisie est la Chine, alors sous-industrialisée, en proie à la guerre civile. C'est aussi le premier pays sur lequel le Japon de l'ère Meiji a essayé sa force et obtenu ses premières conquêtes territoriales: Formose et les îles Pescadores (1895). Cinq ans plus tard, la défaite de la Russie a permis au Japon de s'installer en Corée (1910). Dès 1931, la poursuite de cette politique impérialiste à travers la Mandchourie puis le Jehol met Pékin à moins de cent kilomètres de la zone d'expansion nippone. 1936 est l'année de la conquête de la Chine, entreprise gigantesque, inachevée et vaine qui va durer jusqu'en 1945. Le gel des avoirs japonais aux Etats-Unis et l'embargo décidés par Washington, en juillet 1941, poussent le Japon à balayer la flotte américaine du Pacifique, puis à conquérir les puits pétroliers des Indes néerlandaises. Deuxième et fatale erreur!

En définitive, le Japon est moins étouffé économiquement qu'il ne le croit. Il ne trouve pas en Chine les richesses espérées mais y engage les trois quarts de son armée de Terre; l'embargo pétrolier américain ne l'empêche pas de mener une guerre aéronavale à plus de 4000 kilomètres de ses bases. La guerre, loin d'apporter des ressources au Japon, les épuise, ce que ses dirigeants n'ont pas su voir, parce que l'orgueil national était en jeu... Les prodiges opérationnels nippons, le sacrifice héroïque des hommes sont mis au service d'une grande stratégie erronée. Par la suite, l'erreur a été comprise; la revanche est prise dans les années 1960-1980 avec le «miracle» économique japonais.

Peut-on survivre à l'asphyxie économique? La réponse est oui. Depuis 1959, Cuba se trouve soumis à un blocus économique sévère dont le système communiste interne amplifie encore les effets. L'installation de fusées nucléaires soviétiques en 1962 apparaît comme une tentative cubaine de répondre à l'encerclement américain. C'est, du côté soviétique, une stratégie de pression visant à obtenir le retrait des missiles américains de Turquie. L'effet

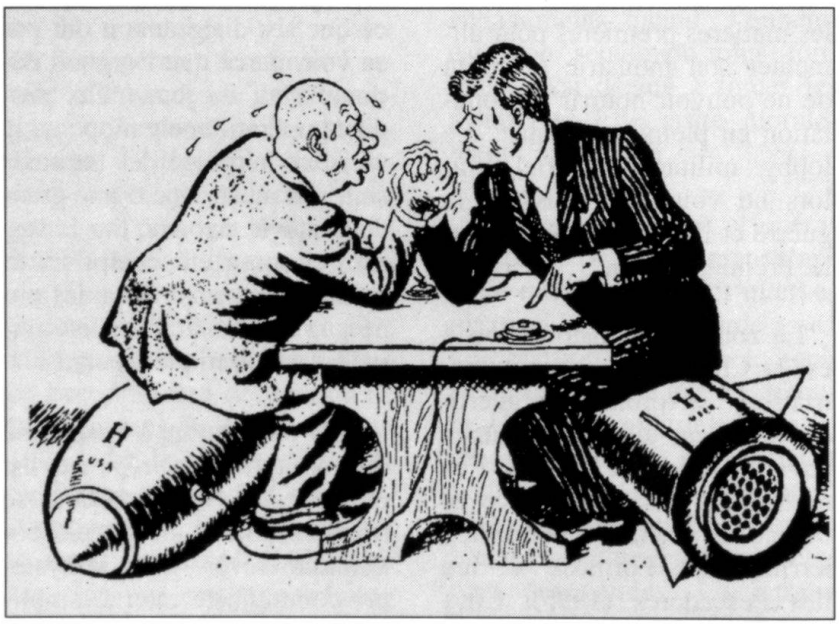
cherché par Moscou va être obtenu, bien que les médias présentent la fermeté du président Kennedy comme une victoire américaine. Jamais Cuba ne commet la maladresse de fournir un motif d'intervention aux Etats-Unis, ce qui serait le cas si Fidel Castro lançait une vague de terrorisme de type moyen-oriental contre les intérêts américains. Castro refuse de sauter dans «la fosse aux lions»; il y gagne une longévité exceptionnelle et l'originalité de faire survivre un régime marxiste après l'effondrement du bloc communiste.

L'Irak, depuis 1991, subit l'embargo de ses produits pétroliers; le pays connaît une situation économique et sanitaire difficile. Toutefois, le système politique reste en place. Il n'y a pas de fatalisme à l'asphyxie économique, si l'on sait se montrer astucieux. Il s'avère plus avantageux de répondre à l'économie par l'économie que de répondre par la guerre. Montesquieu résumait déjà ce principe dans ses *Pensées*: «Le blé de l'Afrique n'est point aux Africains; celui du Nord n'est pas aux peuples du Septentrion: il est à tous ceux qui veulent l'échanger avec le produit de leurs arts.»

Napoléon dit avoir été «l'otage des circonstances», phrase profonde et désespérée. Il est vrai qu'il repousse coalition après coalition, qu'il n'intervient en Espagne que pour faire respecter la stratégie du blocus continental et qu'il n'entre en Russie qu'après l'ultimatum du tsar Alexandre II qui rejette le blocus. Même ces deux seules guerres offensives de Napoléon ne sont que préventives... Contraint à vaincre ou à périr, l'empereur des Français se trouve pris dans un cycle continuel de guerres héritées de la Révolution.

On ne brise pas l'encerclement politique par les armes. L'Angleterre, inatteignable et vindicative, arme sans répit les ennemis continentaux de Napoléon. Le nœud du problème se situe là. L'Angleterre reste inatteignable parce qu'invincible sur mer. L'idée du blocus continental, suggérée par Talleyrand, est une réponse de l'éléphant à la baleine, inappropriée sur le plan politique et militaire. L'Angleterre est devenue vindicative depuis 1795, à la suite de l'occupation de la Belgique par la France. Un retrait aurait désarmé la vindicte anglaise et brisé le cycle des coalitions. La sécurité de la France en aurait été mieux assurée. Au lieu de cela, la France se voit régulièrement obligée de vaincre et d'occuper toute l'Europe pour mater provisoirement des coalitions toujours renouvelées. La fosse aux lions ne cesse de se remplir et Napoléon ne parvient jamais à les tenir tous en laisse... Le plus grand talent militaire ne répare pas une erreur politique.

P. R.



Nikita Khroutchev, dans son bras de fer avec Kennedy à propos de Cuba en 1962... Retire-t-il ses pions avant qu'il ne soit trop tard.